

Libération , JEUDI 20 AOÛT 1998

CINEMA. Les Etats Généraux du documentaire présentent les films de Borhane Alaouié, réalisateur libanais et militant

A Lussas, documentaires en état d'exil

Etats généraux du documentaire

Jusqu'au 22 août à Lussas(Ardèche). Rent.: 04 75 94 28 06.



Extrait de "Lettre d'un temps d'exil" (1990) de Borhane Alaouié

Sous la plage, les pavés... Difficile de résister à la tentation de résumer ainsi la 10e édition des Etats généraux du documentaire de Lussas, tant les films présentés cette année insistent sur le retour du refoulé social, déjà bien senti dans le cinéma de fiction français récent. Le film inaugural, *Juillet...* de Didier Nion, est symptomatique, qui campe un bon pan de société sous les toiles de tentes. La plupart des thématiques du festival ne le sont pas moins, «les mutations du travail», «année 1967 : prendre la parole», ou encore «le temps des récits», qui fait la part belle à quelques révolutions... Autant de sujets qui drainent l'habituel public de Lussas : quelque 4000 amateurs et professionnels friands d'images mais aussi de discussions entre les cinq salles, les quatre bars et l'unique épicerie du village ardéchois.

Dans cette atmosphère de politisation fin de siècle sont bienvenues les trois rétrospectives d'auteurs proposées: Eisenstein, tout d'abord, mais aussi le Polonais Kazimierz Karabasz et le Libanais Borhane Alaouié. Son premier long métrage, *Kafir Kassem* (1975), relatait le massacre d'ouvriers palestiniens par une unité israélienne en 1956. On peut revoir également à Lussas *II ne suffit pas que Dieu soit avec les pauvres*, tourné en 1978 avec l'architecte égyptien Hassan Fathi, une balade philosophique entre la maison arabe et la maison occidentale. La cohérence de sa filmographie, de la Palestine à la guerre du Golfe (*Après-guerre du Golfe*, en 1992) en passant par Beyrouth (*Beyrouth la rencontre*, en 1982) et Paris (*Lettre d'un temps d'exil*, en 1990), invite à interroger chez ce cinéaste l'expérience de deux décennies de cinéma politique.

«C'est Mai 68 qui m'a amené au cinéma, explique Alaouié. J'avais fait de la télévision à Beyrouth auparavant. Quand je suis arrivé à Paris, les événements de Mai ont fait le pont pour moi entre le cinéma et la politique. A l'époque, je n'avais pas de modèle. Nous avons vu Bergman, Truffaut ou Eisenstein dans les deux salles art et essai de Beyrouth, et voilà tout.»

Vos premiers films sont très militants...

Oui, *Affiche contre affiche*, en 1971, est un court métrage sur la propagande, mais il m'a permis de réaliser *Kafr Kassem* trois ans plus tard, une coproduction franco-belgo-syrienne. Et ce film qui dénonce l'armée israélienne a été présenté à l'époque en Israël, et dans le village de *Kafr Kassem* même.

Déjà, vous mettez en scène des faits réels...

Dans *Libération*, Serge Daney m'a qualifié de «*topographe-cinéaste*» à propos de *Beyrouth la rencontre...* Dans les deux *Lettres* qui vont suivre, je fais jouer par des acteurs des personnages créés à partir des gens que j'ai rencontrés et je les mets en situation... Paradoxalement, *Kafr Kassem* a été pour moi une sorte de rupture avec le militantisme. Sur le tournage, des amis m'ont interpellé : «*Tu ne crois pas qu'avec l'argent de ce film on ferait mieux d'acheter des armes ?* » Les Palestiniens du tournage, eux, m'ont dit : «*Des kalachnikovs, on en a, des films, non...* » J'ai donc poursuivi et j'ai perdu des amis.

Vous êtes de retour au Liban depuis deux ans.

Après des années d'exil, la mémoire devenait absente. Il me fallait retrouver mes émotions. Et j'ai retrouvé un pays qui essaie de se construire à coups de dollars. Il n'y a pas de bilan de la guerre. Elle ne sera vraiment finie que quand elle sera jugée, que ses crimes seront jugés. Et cela passe par la mémoire, on ne peut pas pardonner tant qu'on ne sait pas. Il y a là un travail formidable à faire pour les organismes internationaux, mais aussi pour les écrivains et les cinéastes. Ce n'est pas un hasard si, malgré l'absence totale de production cinématographique au Liban, ce sont deux films libanais qui ont été primés récemment à l'Institut du monde arabe, à Paris.

A quand la troisième «Lettre», une «Lettre du Liban»?

J'ai encore deux projets en cours, l'un sur le poète Khalil Gibran, et l'autre sur des «*bandits*», des êtres en rupture après la guerre où ils ont tout perdu. Et après, il y aura peut-être cette troisième *Lettre*. J'aimerais filmer les autres Libanais, ceux qui reviennent de leur troisième, de leur quatrième exode. Mais, pour cela, il faudra peut-être que je me trouve le lieu où je ne me sente plus exilé. Il n'en reste qu'un seul. Mon village, Arnoun, dans le sud du Liban. Et le château de Beaufort, qui fut celui des croisés, sur la route de Jérusalem. Là où je jouais enfant. Je croyais que ce château n'avait été construit que pour cela ; pour nos jeux.

Recueilli par
ANNICK PEIGNE-GIULY
(envoyée spéciale à Lussas)